



IRRÉDUCTIBLES

Enquête sur des milieux
de vie de Bure
à N.-D.-des-Landes

Sylvaine Bulle

IRRÉDUCTIBLES

ÉCOTOPIQUES

Collection dirigée par
Valérie BOISVERT, Elise DEMEULENAERE

La collection « Écotopiques » publie des ouvrages en sciences humaines et sociales proposant un regard analytique sur les transformations contemporaines des sociétés aux prises avec des enjeux environnementaux ou écologiques. Elle est ouverte à un large spectre de thématiques, abordées à des échelles variables et en divers lieux de la planète. La collection privilégie des analyses informées par des enquêtes ethnographiques ou historiographiques de première main, articulant contenu empirique et théorique. Elle s'inscrit dans l'actualité des études environnementales. Ses domaines disciplinaires de référence sont la géographie, l'anthropologie, la sociologie, l'urbanisme, l'économie, l'histoire, le droit, la philosophie, la science politique... et plus particulièrement les courants au sein de ces disciplines (économie écologique, géographie critique de l'environnement, histoire environnementale, ethno-écologie) qui ont constitué l'environnement, la nature ou l'écologie en objet de recherche, parfois dans une interdisciplinarité avec les sciences de la nature. Elle publie des ouvrages d'auteurs, y compris des monographies originales et des traductions. Les ouvrages collectifs sont également les bienvenus s'ils sont portés par un projet éditorial clair, soucieux d'une cohérence d'ensemble.

Ces ouvrages s'adressent à un public de chercheurs, d'enseignants, d'étudiants, et plus largement à tous les lecteurs intéressés par les relations des sociétés à leur environnement.

IRRÉDUCTIBLES

Enquête sur des milieux de vie de Bure
à Notre-Dame-des-Landes

Sylvaine BULLE

UGA ÉDITIONS
UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES
GRENOBLE
2020

Une sociologie des formes ingouvernables

La mémoire d'une forme « occupation »

Que reste-t-il de la forme « occupation », après cette période très récente qui a vu naître un contre-mouvement jugé satisfaisant pour ceux qui défendent une politique de l'environnement ? Les circonstances actuelles de l'Anthropocène semblent donner raison aux occupants de l'actuelle zone, dont les projets sont compatibles avec un projet gouvernemental et rendent visibles un affect écologique. La zone d'expérimentation solidaire en cours à NDDL¹ et à laquelle adhèrent l'État, les riverains et les agriculteurs qui ne sont pas prêts à renoncer au cadre légal mais à le réformer, prend la voie consensuelle de la « transition écologique » ou d'une politique écologique localisée. La néo-zad, proche de l'« utopie réelle » décrite par Olin Wright², permet de rendre tangibles des enjeux, comme le ralentissement de l'usage de la terre, les méthodes manuelles, la présence de restaurants. Elle rend possible des « marges de manœuvre comme la débrouille et le bricolage » (Des habitant-e-s de la zad, paysan-ne-s..., 2019). Au terme d'une lutte quadridécennale, elle permet donc d'« atterrir » en politique (Latour, 2017) sur un sol partagé et commun. Cette stabilisation s'est effectuée au détriment d'une forme politique communale. Elle a cependant des principes et a supposé un accord inespéré pour une organisation commune des terres, se traduisant en 2019 par des dispositifs comme « Terres en commun » et « Zad en vie ». Ceux-ci permettent de transformer une occupation en un espace écologiquement gouvernable, voire en un nouveau régime de gouvernementalité³. Naturellement, les occupants ayant quitté le lieu ne sont pas engagés en faveur de ce scénario au cours duquel

1. À Bure, l'expérience est stable, sans nouveaux arrivants, sans véritable prise sur les territoires.
2. Rappelons que Wright propose en effet toute une série d'alternatives pour accroître le contrôle social sur l'économie, parmi lesquelles figurent les coopératives et les assemblées citoyennes.
3. Voire de gouvernementalité du monde. Voir la critique de Rafanell i Orra (2018) sur le risque de voir l'écologie basculer dans un régime de calcul général mondial ou le risque de voir un méga-biopouvoir apparaître. La nature peut devenir en effet une simple ressource à gérer et aménager, sous l'emprise de la volonté gestionnaire de résoudre la crise écologique.

l'authenticité s'est disputée avec la stratégie. Pour que s'impose un maintien dans les lieux, il a fallu en effet que d'autres pensent de façon exigeante le rapport non pas entre lieu naturel et institutions de l'aménagement d'un aéroport, mais entre milieu et organisation sociale, un agencement complexe entre autodéfense et construction de formes de vie, que certains présentent déjà de façon nostalgique comme révolues.

Pour arriver à ce point, il a fallu un socle irréductible, celui de la « première zad », affirmant, aux côtés ou en parallèle des habitants historiques, une puissance des attachements, mais détachés de tout encadrement. Pour produire cette forme « occupation », il fallait se réclamer de l'ingouvernable, se désencastrer de l'État, mettre en avant la communalité avant l'esprit du lieu, penser une portée politique des communes. C'est cette sociologie d'une autonomie perceptible dans la « première zad », et en train d'écrire sa propre trajectoire, qui est à prendre en compte dans une sociologie des expérimentations politiques. La zad originelle et en partie détruite représentait un imaginaire de rupture radicale voire révolutionnaire, qui semble avoir été converti en nécessité ou en réalisme politique dans la temporalité politique la plus récente. C'est ce processus réflexif qu'il s'est agi de traduire conceptuellement pour en montrer les cadres intellectuels et pratiques, susceptibles de témoigner d'une histoire modeste.

Devenir écologiquement gouvernable ou demeurer ingouvernable

Au final, l'histoire d'une forme « occupation » comme outillage conceptuel aura été celle d'une tension critique résolue par le réalisme des uns au détriment de l'irréductibilité. La tension entre réalisme et irréductibilité se manifeste, au-delà du cas de la zad, dans le devenir d'autres formes « occupation ». Elle s'apparente à une opposition entre *critique en extériorité*, que nous avons explicitée comme se rapprochant de la dissociation de tout modèle capitaliste et gouvernemental, dont les anarchistes révolutionnaires seraient porteurs, et *critique en intériorité*. Cette dernière peut s'exprimer aisément dans les îlots alternatifs qui croissent

à l'intérieur de la démocratie et du capitalisme. Autrement dit, la première polarité signifie que seul le régime d'un « communisme » ou « communalisme »⁴ permet de construire un champ politique autonome, séparé des institutions étatiques et de l'économie néolibérale, un « hors-monde » assumant la rupture avec le système industriel et les utopies capitalistes. La seconde, qui a cours sous nos yeux, voit la forme « occupation » se transformer au profit de sa longévité à travers une série de gestes réalistes et stratégiques, parmi lesquels la recherche de complémentarité avec les voisinages et de règles. La critique de l'acquisition, au cœur des grammaires de l'anarchisme autonome, perd de sa centralité au profit d'un régime de composition des biens, d'un projet alternatif qui, selon ses détracteurs, dégrade l'idée de commune, c'est-à-dire d'une véritable autonomie. Il a le mérite de favoriser un type de commun concret et réaliste sous forme de partenariat entre habitants, agriculteurs, interlocuteurs de l'administration, évitant à ce jour toute prédation et tout retour d'agriculteurs expulsés, pressés de reprendre un butin.

La matrice actuelle inspire en retour une blessure symbolique pour ceux qui voulaient maintenir des fragments sans logique d'intégration, opaques et révélateurs des potentialités de coexistence, ou une simple configuration des attachements faisant eux-mêmes lieu ou milieu. Mais la blessure implique déjà une refragmentation des mondes de la part de ceux qui se nomment déjà « anciens combattants », « archéologues », « perdants », et qui relancent ailleurs le grand mouvement des associations réticulaires. C'est ce que rappellent les occupants de l'ancienne zad lorsqu'ils déclarent : « Nous ne voulons pas vivre dans les ruines de la zad, ni dans les ruines du capitalisme. » Cependant, ces deux options consistant dans un cas à rallier un projet agricole et dans l'autre à ouvrir ailleurs d'autres fronts offensifs permettent dans chaque cas de faire lieu, c'est-à-dire d'affirmer une puissance des attachements au moins territoriaux, avec des alliances à géométrie variable, plus ou moins configurantes de modes d'être et d'un « devenir zad ».

4. Ici compris comme un tissu social au sein duquel le « nous » forme une couche d'existence, selon les termes de Rafanell i Orra (2018).

Pour une sociologie pragmatique des humanités environnementales

Une expérimentation comme celle de la zad offre des potentialités pour la connaissance en sciences sociales à partir de la seule observation des pratiques et des formes de vie. Celles-ci mettent en évidence la nécessité d'aborder un régime de la politique autrement qu'à travers une « sociologisation du politique »⁵ en entrant dans une pensée par cas. Celle-ci est nécessaire à l'heure où des exigences écologiques, démocratiques, se font jour.

D'un point de vue scientifique et conceptuel, qu'a signifié un tel mouvement ? Il est rare qu'une expérience appelle autant de réflexions, de relecture de la nature et de la modernité, comme en témoignent les nombreux écrits dédiés depuis cette période à la zad. L'un d'entre eux s'intitule *Éloge des mauvaises herbes. Ce que nous devons à la ZAD* (Lindgaard, 2018). Initié conjointement par le monde des sciences sociales et par des militants, il affirme que la ZAD est vivante sous nos yeux, et qu'il suffit d'en reconnaître le dispositif ou l'agencement entre des conventions humaines, écologiques et naturelles. La position de ce recueil tient globalement à l'organisation de l'expérience collective, dans un maillage indifférencié de non-humains et d'humains. Au point que celle-ci est une évidence, les « zadistes » entrant dans l'ordre des savoirs et des ontologies multiples à l'ère de l'Anthropocène, sans que des particularités sociales ou politiques puissent être différenciées. On sait en effet que la célébration des ontologies et de la vulnérabilité terrestre est au cœur d'un nouveau régime théorique des études environnementales, désireux de rompre avec tout modèle explicatif, dualiste et sociologique⁶. Cette célébration a le mérite

5. Abensour, dans *La démocratie contre l'État* (Abensour, 2004), et Rancière, dans *La haine de la démocratie* (Rancière, 2005), ont critiqué chacun à leur tour une sociologisation de la politique à travers des disciplines tendant à faire de la politique une science (des dominés) ou une appropriation idéologique.
6. Parmi ces nouvelles humanités environnementales, on note les essais de Viveiros de Castros (2009) sur le rôle de la description anthropologique des collectifs humains et non humains, celui de Latour (2017) plaidant pour un régime descriptif, c'est-à-dire concret, des mutations en remplacement des jugements politiques. Pour Latour, ce régime est celui du « terrestre ».

de valoriser l'environnement et les productions non humaines. Mais nous touchons aux limites du paradigme de l'anthropologie quand elle promet la non-différenciation des êtres sociaux et de la nature, en contournant ce par quoi une zone d'expérience arrive. Celle-ci est constituée de désirs hétérogènes, intègre des éléments sociaux, et seule une enquête parvient à montrer l'objectivation des acteurs et la lecture qu'ils ont du réel, tout comme leur tentative de composition de mondes communs⁷, qu'il s'agisse de la « zad », de l'« ex-zad » ou de la « contre-zad ». Faire parler l'expérience de la zad n'équivaut pas à faire parler « les zadistes », tous réunis sous le même vocable, mais leur puissance désirante, différenciée de l'est à l'ouest de la zone.

Pour rendre compte de cette expérimentation, il a fallu effectuer une opération essentielle. Il s'agissait de rendre compte de la puissance de cadrage effectué par des acteurs, ce cadrage n'étant ni aléatoire, ni « naturel », mais patiemment construit pour ce qui concerne le stade de l'expérience de la première autonomie. Passons sur ce que nous avons laissé de côté : la dureté des échanges, les limites de la description tenant au refus de toute objectivation des acteurs, l'indescriptible de scènes situées, familières, dépassant le gros grain de l'analyse. La zad, dans sa forme maintenue jusqu'en 2018 tout comme dans sa forme actuelle, est une critique des deux piliers qui ont constitué les sociétés occidentales : d'une part la Nature chosifiée ou objectivée par la rationalité, d'autre part l'activité économique devenue projet sociétal. Par conséquent, l'histoire d'une forme « occupation » est d'abord une synthèse intellectuelle de différents courants allant de l'anarchisme à la *wilderness* et aux utopies, des relations à la nature, elles-mêmes dépendant de visions sociales et économiques. Elle suppose d'avoir à disposition les outils de la philosophie, de la théorie critique, propres à décrire les conditions d'aliénation ou d'émancipation. Elle suppose de défaire, au moins au stade méthodologique, une théorie de l'action, les fils entremêlés qui lient politique, milieux vivants, critique, afin d'éviter toute errance idéologique. Mais si

7. Voir à ce sujet la critique de l'anthropologie de la nature effectuée dans plusieurs chapitres d'*Humanités environnementales, enquêtes et contre-enquêtes* (Blanc, Demeulenaere & Feuerhahn, 2017).

un appareil conceptuel est nécessaire, car il permet de saisir des héritages politiques, des règles de vie, ce type d'expérience fait voler en éclat les oppositions classiques entre théorie et empirie, constructivisme et réalisme. C'est d'une révolution axiologique de la science sociale dont il s'agit, qui tient à la nature des données collectées, et qui impose de réfléchir à une sociologie praticable, au sens où elle ne cherche aucune idéalisation.

Le social, dans une expérience de ce genre, correspond à l'idée que l'on se fait de la sociologie, incluant des grammaires, des règles de fonctionnement social et un art du conflit, autant de dénominateurs communs d'un travail sociologique. Mais celui-ci impose d'opter pour le pragmatisme sociologique, qui correspond à deux nécessités.

La première raison est d'exclure une connaissance prédéterminée des catégories du social, dans la mesure où, comme dans d'autres situations, là où la critique est forte, les acteurs sont en avance sur les sociologues. Comprendre un monde qui s'invente revient donc à dépasser les outils d'objectivation mobilisés en routine par les sociologues pour basculer dans l'inconnu, ce qui nécessite un travail ambulatoire et fragmentaire. En proposant une grille de lecture pragmatique, il est possible d'éviter la tentation naturaliste et l'aplanissement des niveaux et des acteurs au seul profit de « dame nature » ou d'une lutte contre l'aéroport sans son monde. Loin d'opposer une dimension visuelle, psychologique et objective, le pragmatisme comme théorie de l'action permet que soient réunis deux éléments : un processus critique et un appareillage cognitif qui aident les acteurs à s'orienter. L'action qui en découle n'est ni l'alerte ni la mobilisation, mais le repli offensif et la prise critique.

En ce sens, l'approche esquissée dans cet ouvrage peut effectivement se réclamer du pragmatisme si celui-ci permet un « empirisme radical », au sens où des idées réelles se traduisent par un agir, ou même des états psychologiques proches de l'éblouissement, si l'on prend certains collectifs « authentiques ». Car, au sein des occupations de milieux, l'immanence côtoie sans discontinuer la stratégie, le dialogue avec la force de la tactique, mais tout cela reste imprévisible, correspondant en cela à un empirisme

radical⁸. La conscience de la puissance de vie et la persévérance dans l'action sont l'aboutissement de formes de vie qui consistent à créer des mondes propres, fractaux, mais reconnaissables et habitables. Il faut donc regarder ce moment autonome comme celui de la parole errante et de la conquête de nouveaux désirs. Ses acteurs cherchent à créer à partir de leur vagabondage un langage nouveau et indiciaire, non pas visible mais repérable à partir des multiples pratiques reliées les unes avec les autres⁹. À l'image du régime d'action de l'exploration¹⁰, toute recherche d'expériences résonne par rapport à d'autres, est configurée par un ensemble de signes à travers lesquels les intéressés se reconnaissent. L'exploration est aussi un basculement psychologique et émotionnel¹¹ que permettent l'aventure et la puissance du geste, qu'il s'agisse de l'appropriation d'espaces, d'objets, de rythmes de vie et de l'attention.

En ce sens, il est rare qu'un milieu où enquêtent les sociologues produise autant de savoirs sans que ceux-ci soient à appuyer sur une approche explicative, déterministe ou englobante. Mais la présence de dispositifs modaux et les rapports d'interdépendance, tout comme l'horizon émancipateur, font que ces programmes politiques ne peuvent être assimilés à une stricte « performance »¹² ou à une contre-culture écologique. Il est utile ici de se rappeler

8. En référence à William James (2007) mais également à Tim Ingold (2017), qui introduit une anthropologie radicale. Notons aussi que l'imprévisibilité entre dans les grammaires anarchistes historiques comme l'a noté Pereira (2016) à propos de Sorel (1908), pour qui l'imprévisibilité du geste est une réponse à la violence.
9. On peut évoquer une démarche abductive, avec un enchaînement de signes et d'indices puisés dans l'expérience sensible, notamment, et reliés les uns aux autres au stade du raisonnement et de l'interprétation. Voir Peirce (1978) et sa sémiotique.
10. Proche de celui défini par Auray (2016) dans le monde du numérique. Celui-ci est basé sur une somme d'attentions latérales portées aux choses, avec des attentes, des phases de vigilance ou de désattention.
11. Pour James (2007), le plurivers est un assemblage d'expériences psychologiques. Voir également Bulle (2009).
12. Cette mise en scène des corps peut aller de Goffman (1973), dans les modes de présentation de soi en public comme reflet d'un ordre social, à Jaspers (1997), où la mobilisation en public *via* l'expérience corporelle exprime une causalité voire une intentionnalité.

que l'autonomie est susceptible de déconstruire patiemment les systèmes symboliques qui l'entourent : l'histoire politique, les mouvements politiques et sociaux, les cultures visuelles. Car, contrairement aux récits subalternes, minoritaires, rebelles ou discordants, bien mis en valeur par la sociologie politique allant de Scott à Thompson (2015), l'autonomie, même chargée des signes de la reproduction sociale¹³, ne raconte pas une histoire en négatif du système dominant. N'ayant rien à démontrer à l'extérieur, ni en termes de controverses, ni en termes de positions ontologiques, la dimension politique et sociologique affleure au premier plan, renvoyant au second plan, où s'effectue la redescription du monde.

La seconde nécessité de recourir au pragmatisme réside dans sa vocation critique, que la sociologie française des épreuves¹⁴ a permis d'éclairer. Celle-ci rend compte des articulations de différents langages, ordinaire et métacritique, assimilés par les acteurs. La notion de « geste critique » que nous avons développée est un exemple de cette métacritique ordinaire. Car, pour être théorique, il est également pragmatique, le geste, y compris celui de désœuvrer, appartenant au régime de l'action. D'une certaine manière, c'est ce qu'évoque également la notion de praxis, voire de *poesis*, dans la mesure où cette grammaire devient paradoxalement une stratégie, sinon une finalité.

On ne pourrait d'ailleurs se contenter d'une analyse qui ferait d'une occupation un élément de plus dans l'histoire des luttes environnementales – la thématique de l'environnement n'y pesant d'ailleurs que de façon mineure et tardive. L'autonomie, même fragile et éphémère, y écrit sa propre histoire, et celle-ci ne peut du reste être dissociée de l'histoire de la pensée sociologique, elle-même en cours d'écriture.

Depuis les années 1970, le langage de l'auto-institution semblait révolu. Mais le projet inachevé et que nous avons tenté de saisir est celui de la capacité des sociétés ou des communautés à auto-définir leurs normes d'existence, à se reconcevoir elles-mêmes,

13. Dont témoignent les parcours mais probablement les références esthétiques, prises dans l'art populaire.

14. Dans la sociologie pragmatique française initiée notamment par Latour, Boltanski et Thévenot.

ce qui explique leur faible degré d'extériorité et de conciliation avec d'autres « mondes ». Il s'agit sans doute d'une nuance avec l'autonomie pionnière, structurale, comme celle de Castoriadis, moins géographique et moins pratique que l'actuelle. Car l'idée *générale* de l'autonomie était celle de la sortie des structures hiérarchiques par leur dévoilement, associée à la construction de nouvelles règles. L'autonomie s'entendait comme un rapport d'altérité, ou en tout cas une interaction, par laquelle les autres sont présents, cette interaction étant susceptible de modifier les institutions sociales et la société instituée.

C'est une différence avec la fragile autonomie telle que nous l'avons examinée, dans son irréductibilité, et au sein de laquelle les êtres cherchent à définir leur propre existence. Le rapport social est contenu à l'intérieur d'un groupe affinitaire ou se donne à lire comme rapport de force quand il entre en contact avec l'extérieur (« eux »), sans chercher à modifier ce qui est institué dans ce dehors.

L'ancienne zad n'avait-elle pas comme visée la « commune », voire des « levées de communes », préférées à toute assemblée représentative et participative, de peur de voir revenir le risque d'entités constituées ? Est-ce sur ce point que l'on peut lui reprocher son échec, dans la mesure où l'affinitaire définit le collectif sans extérieur, ni même sans bord, dans le repli de sa propre expérimentation ? Cette hypothèse est plausible dans la mesure où, dans le régime que nous avons étudié, l'auto-institution d'une occupation demeure volontairement aux marges de la société déjà instituée. Un mouvement d'occupation comme celui de la zad n'est pas destiné à contaminer la société qui l'entoure, ni les différentes brèches ouvertes par l'écologie ou la marchandise verte¹⁵. Cependant, une prophylaxie sur la base d'alliances existe par le biais des territoires et montre que des confrontations et donc des échanges ont eu lieu avec les voisinages ou l'« extérieur ».

Émerge alors une question que des auteurs comme Gorz et Illich avaient placée au cœur de leur réflexion : celle de la place faite

15. Voir à ce sujet le texte de David Graeber (2012) sur le risque que représente l'inventivité critique marxienne et révolutionnaire lorsqu'elle aboutit à créer de nouveaux objets (maisons, institutions) devenant de nouveaux fétiches.

à l'environnement comme résultant de la critique de la marchandise, sans que celle-ci débouche sur un projet sociétal. La forme « occupation » réinstalle profondément cette interrogation sur la défense des milieux de vie de l'écologie de proximité, et à ce titre pourrait être comparée aux modèles, eux aussi peu éprouvés, des communes vertes de Bookchin ou de l'anarchisme de Proudhon. Au sein de ces deux références, des lieux s'autoproduisent entre eux, sans retour à la terre ou au conservatisme, mais comme point d'ancrage de la praxis.

Il faudrait cependant prendre en compte l'apparition d'un affect climatique comme la projection plus ou moins avouée d'un plan politique, non pas seulement pour les occupants et de leurs soutiens, mais pour des acteurs pour qui le spiritualisme ou la théorie de l'effondrement sont présents. Si le réchauffement climatique donne lieu à de nouveaux mouvements écologistes, il suscite aussi la formation de passerelles entre militants catastrophistes et autonomes. Dans ce type d'approche, les collectifs mêlent sans doute plus que d'autres le langage de l'autarcie et de l'antiautoritarisme, dans la mesure où une écologie radicale n'a de sens que parce qu'elle permet d'appuyer la dénonciation des rapports de genre et de classe.

Du point de vue de l'histoire, concevoir un monde autonome ne vise pas seulement à une authenticité écologique que d'autres mouvements se réapproprient¹⁶, mais à un engagement dans la déconstruction des rapports sociaux, qui était à la base de l'autonomie pionnière. Mais ce qui diffère d'elle est en fin de compte l'inscription temporelle d'une finalité révolutionnaire, dont n'était pas dépourvu le projet de Castoriadis, et l'idée que l'époque moderne ou postmoderne est révolue. Cela va implicitement de pair avec une autre idée : l'autonomie n'est rien d'autre qu'une autotransformation et un appareillage de formes de vie dans le régime du présent. Elle incite à sortir des mythologies sur la violence illimitée des acteurs et, historiquement, à ne pas retourner aux années de plomb.

16. Voir à ce sujet le confusionnisme, qui prend appui sur la confusion entre écologie et autochtonie, ou les mouvements écofascistes basés sur la célébration du national et du local.

Modéliser le régime politique de l'autonomie : vers un régime de la localité ou de l'irréductibilité ?

« Label ZAD et autres sornettes » (2015) était un texte issu de l'occupation et tendait à faire figurer des principes concernant la non-labellisation d'une « zad » et sa non-généricité. Partons de cette idée pour la retraduire sociologiquement. On l'aura compris, une sociologie de l'autonomie et de l'ancienne zad ne peut être que située, fragmentaire, visant à la désidentification des êtres aux catégories, y compris celles des luttes politiques. Elle surgit par l'événement et par l'opportunité. Et ne peut être apprivoisée par le nouvel esprit du capitalisme comme idéal sociétal ou comme fourmillement d'initiatives. Elle suppose enfin de savoir si elle est compatible avec une nouvelle politique locale (Latour, 2017) à la lisière entre local et utopie.

Objectiver la réalité en demeurant inappropriable, maintenir la coconstruction de fragments sans logique d'intégration et penser leur rapprochement par la seule force désirante semble être une des logiques à venir, voire celle d'un « devenir zad ». Les visées sont celles de la *refragmentation* (Rafanell i Orra, 2018)¹⁷ des mondes ou des luttes, quand celles-ci dessinent trop nettement les contours d'une unité de résistance ou territoriale, y compris quand des sols, des bocages, sont menacés. Qu'on prenne à la lettre cette vision et on retrouvera celle des communs éparpillés dans les ruines du capitalisme (Tsing, 2015). Cette expression entend désigner ces communs latents, disséminés partout, à l'« état de bourgeonnement », bouillonnants de possibilités non réalisées et insaisissables. Elle suppose un art de l'observation. Comme l'écrit Tsing, les tentatives pour transformer les communs en politique traduisent un courage digne d'éloges, mais elles ne captureront pas l'effervescence propre aux communs latents. Les communs latents s'insinuent dans les interstices de la loi : ils se forment par le biais de l'infraction, par infection, par faute d'attention. Cette image, à contresens de toute professionnalisation de la politique

17. Rafanell i Orra défend une théorie du fragment comme façon de faire lieu avec de nouvelles alliances et une autre base de l'autonomie politique, différente d'une somme de sujets clos sur eux-mêmes.

des communs, contribue à creuser le sillage d'une inventivité politique et du vagabondage. Celle-ci contribue à son tour à créer des zones désirables, sans que ce désir puisse être l'objet de nouvelles emprises illimitées.



Table des matières

Prologue	7
Un moment sociologique	7
Un nouveau circuit sociologique?	11
Pour une sociologie pragmatique de l'autonomie dans ses milieux de vie	16
Lire les mouvements « non scalables » en sociologue	18
« Le sol commun » : risques et limites d'une pensée du réenchèvement.	19
Enquêter sur des milieux de vie : stratégie d'écriture.	24
Le moment autonome : pour une sociologie politique de l'autonomie	31
Réarmer la critique, recadrer la politique : la réflexivité de la pensée autonome	36
Une pensée de la rupture : rendre inopérant le système ...	41
Inopérativité et exode.	45
Travailler à la marge et dans les limites de l'Anthropocène.	47
L'antiétatisme et la critique du tournant policier	50
S'attaquer à l'État « réel »	55
Le retour de la conflictualité comme moteur interne de l'autonomie	58
Quel régime politique pour l'autonomie?	63
La critique de la fabrique de la démocratie.	64

L'autonomie comme agencement	67
Vers une sociologie pragmatique de l'autonomie	71
Normativité et finalité de l'autonomie	75
« Parler aux corps plus qu'à la tête » : l'action directe comme marque de fabrique	77
Critique interne et divergences sur les moyens d'action . . .	83
Pour une théorie pratique de l'autonomie, de la pensée politique aux formes d'action	85
 Interlude	 87
 L'autonomie vue à partir de la forme « occupation »	 89
L'autonomie relancée par les luttes environnementales : Notre-Dame-des-Landes et Bure	90
Un régime d'action spécifique : l'occupation	99
Une sécession par les milieux : définition de la forme « occupation »	101
Le territoire libéré de l'empire	103
Réalité de l'imaginaire autonome	105
L'occupation comme dispositif modal et nodal : l'appui sur la localité	109
Le retrait ou l'opacification	112
La polyvalence des actes : fête et combat	117
La zone d'autonomie saisie par son dedans : stratégie, formes et espaces d'une occupation	126
La stratégie du lieu	128
Le rôle de la stratégie au sein d'un régime d'action	131
Politisation et désactivation des objets : différents circuits dans les usages	137

Organisation d'une occupation	148
Les différentes représentations de l'agriculture au sein de la forme « occupation »	152
Cultiver des ambiances : différentes intensités de vie dans une forme « occupation »	160
Le rapport différencié à l'écologie et au vivant	163
Habiter comme apprentissage de l'autonomie	171
Le soin comme mode d'autodéfense	178
« Un territoire qui ne se referme jamais » : la critique du « zadisme »	181
 Interlude	 183
 L'autonomie comme auto-institution : normes, fonctionnement d'une occupation	 185
L'autonomie comme « anti- » contre-culture	187
À l'opposé des classes créatives ? L'expérience individuelle à l'origine d'une occupation	190
La critique sociale du capitalisme et des totalisations comme base d'une autonomie en actes	194
Place de l'antiautoritarisme	201
Les grammaires de l'autonomie politique mises en œuvre dans une forme « occupation »	204
La non-domination comme limitation de la sphère d'intervention d'un pouvoir	206
L'équilibre solidarité/liberté	213
Le refus de la propriété privée	215
Penser les institutions sociales de l'autonomie	217
L'habiter comme institution sociale	219
Faire communauté : de la vertu du conflit interne	221

IRRÉDUCTIBLES

La régulation interne : représentation affinitaire <i>versus</i> ouverture	223
Le conflit du coin de la rue :	
justice, disputes et rapports sociaux	225
La non-domination à l'œuvre	229
L'espace sexué, genré, privé : la politisation de l'espace privé.	233
Confort affectif et politisation de la vie privée.	236
Conceptions graduelles et antinomiques de l'autonomie : degrés d'intensité du désœuvrement	239
Ralentissement, retrait ou désœuvrement : conflits entre des bases de vie	241
Positions sur les échanges marchands et sur le reflux du système	245
La vie « improductive » : du « barricadier » au réfugié	250
Différenciation sociale et formes de vie.	253
Interlude	255
Au fond de la ZAD : la commune ou l'État ? Conflits sur un devenir de la forme « occupation »	257
L'autonomie dans le contexte d'une lutte environnementale : la forme « occupation » saisie par le dehors	261
« L'écologie » : commensurabilité des biens et proximité sociale entre paysans et autonomes	262
Rendre gouvernable une zone d'autonomie : le retour de l'État et l'épreuve de réalité	271
La forme « occupation » sous emprise : le retour d'un régime de gouvernement et les « ennemis intérieurs »	273

Table des matières

Emprises internes et bataille pour « le texte public »	279
Vaincus, vainqueurs et zones de lutte	283
Prises de pouvoir et stratégies.	285
Se défaire de toutes les emprises : la hantise des totalisations et la blessure de la défaite	290
Rendre gouvernable le commun : le devenir de la néo-zad	293
Le commun <i>versus</i> la commune : des ambiguïtés du régime de gouvernement du commun.	298
Interlude	305
Une sociologie des formes ingouvernables	309
La mémoire d'une forme « occupation »	310
Devenir écologiquement gouvernable ou demeurer ingouvernable	311
Pour une sociologie pragmatique des humanités environnementales	313
Modéliser le régime politique de l'autonomie : vers un régime de la localité ou de l'irréductibilité?	320
Remerciements	323
Bibliographie	325
Webographie	341